

modo, ils ne manquaient pas de casser des œufs durs contre la *Hotte du Diable* (1) en passant à Milly.

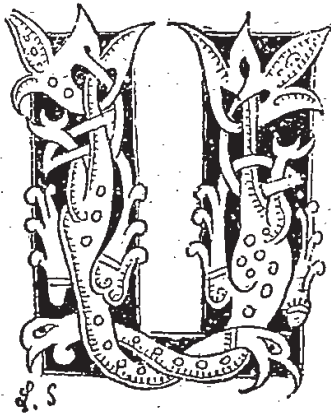
(Jeantin. *Les Chroniq. de l'Ardenne et des Woëpvres* t. II. 407.)

ALFRED HAROU.

CONTES DE L'ILE DE CORSE

III

L'AMI DES PAUVRES



N grand seigneur, très riche et très bon, donnait aux pauvres tout ce qu'il leur fallait pour vivre, et soulageait toutes les misères qu'on lui signalait ; sa femme lui faisait observer que s'il continuait à donner bientôt ils n'auraient plus rien pour eux-mêmes ; le mari lui répondait que la Providence y pourvoirait, et il continuait de donner à pleines mains. Le jour prévu par sa femme arriva ; ils étaient ruinés. Alors la femme dit au mari : « Maintenant, tu me diras où est ta Providence : la vois-tu arriver ? » Le mari, toujours très convaincu, lui répondit : « Si elle ne vient pas, j'irai à elle ; il faudra bien qu'elle me donne, car mes pauvres souffriraient, et il en reste beaucoup qui ont besoin ; donne moi un sac, je vais partir. »

En effet, il partit, son sac sur le dos, sans argent, sans provisions ; il chemina pendant deux jours ; au bout de ce temps il aperçut un château entouré de très hauts murs ; il sonne, on ouvre, il demande l'hospitalité, et on le fait entrer ; le propriétaire le questionne ; il lui raconté son histoire, et lui dit qu'il allait chercher Jésus-Christ. Le châtelain, persuadé qu'un tel homme seul pouvait bien le rencontrer, lui dit : « Voudriez-vous vous charger d'une commission, pour mon compte, auprès de Jésus-Christ ? — Avec plaisir je la ferai ; que désirez-vous ? — Vous lui direz qu'autrefois les propriétés qui entourent ce château me rapportaient beaucoup, et

(1) Mégalithe ou ancienne borne.

voilà cinq ans que je ne récolte plus rien ; je perds les graines et les journées que je paie aux ouvriers. — Bien, monsieur, je ferai votre commission. »

Il resta là deux jours à se reposer, puis il repartit, toujours cherchant Jésus-Christ. Cinq jours après, il arrive à un couvent, il sonne, demande à se reposer, car il était bien fatigué, et il avait besoin de manger. On le restaura comme il faut ; quand il eut fini de manger, le Père supérieur du couvent alla le voir et lui demanda où il allait avec ce sac sur l'épaule ; il lui fit le récit que l'on connaît déjà. Alors le supérieur le chargea d'une commission : « Voulez-vous demander à Jésus-Christ pourquoi mon couvent est devenu un enfer depuis six mois ? Aussitôt que l'on commence les offices et les matines, tous les moines se jettent leurs sandales à la tête, se battent, et le sang coule ; je ne puis supporter ces pugilats. »

Notre bon homme promit de lui rapporter bientôt la réponse.

Après s'être reposé quelques jours, il reprit son voyage, toujours à pied, et quelques provisions dans le sac, que le supérieur lui fit donner.

Un soir, après plusieurs jours de voyage, il aperçoit une petite maison perdue et isolée dans une campagne déserte ; il heurte à la porte, une femme en grand deuil vient ouvrir et dit au voyageur : « Soyez le bienvenu, entrez chez moi comme chez vous, mon ami. » Il entra ; il apprit qu'il était chez une pauvre veuve, mère de trois bonnes et très jolies filles, qui ne possédaient que cette petite maison et un petit jardin où elles ramassaient avec peine de quoi vivre. Cette brave femme, quand elle eut appris la mission que cet homme de bien s'était imposée d'aller trouver Jésus-Christ, lui dit, bien timidement : « Ah ! si vous vouliez lui dire de se rappeler qu'une pauvre mère souffre tant de misère, et que ses filles si belles ne trouvent pas à se marier à cause de leur pauvreté ! Que deviendront-elles, après ma mort ? »

L'homme lui promit de plaider sa cause, et d'engager le Seigneur à penser à elles quatre, car il fallait bien que la mère profitât aussi d'un peu de bien-être avant de mourir.

Là, il n'y séjourna qu'une nuit ; le lendemain, après avoir partagé ses provisions du sac qu'il donna à la bonne femme, il partit, armé de foi et de courage dans son entreprise ; il marcha encore deux jours, puis une grande et haute montagne lui barra le passage ; il fallait escalader ses hauts rochers, où un homme était occupé à casser des cailloux. Cet homme lui demanda où il allait, il lui répondit : « Je vais chercher Jésus-Christ », et il lui raconta sa vie ; l'homme lui dit : « Vous ne pouvez pas le voir, mais si vous vouliez

avoir confiance en moi, qui suis son cousin germain, je ferais votre commission. — Non, non, il me faut voir Jésus-Christ, j'ai à faire mes commissions et celles des autres. » Enfin le cousin germain finit par disparaître ; quelques minutes après il revint, et lui dit : « Voilà ce que mon cousin vous fait répondre par moi : Donnez votre sac, remplissons-le de ces cailloux ; avec cela vous pouvez faire du bien et votre dame ne manquera plus de rien. Vous remettrez à la veuve et à ses filles ces quatre pierres, elles ne tarderont pas à se marier, et la mère aura de quoi vivre tranquille et heureuse. Au Père supérieur du couvent, vous lui direz qu'aux matines il donne la croix au cuisinier et que l'on sonne toutes les cloches au même moment, et toutes les querelles cesseront. Vous direz au seigneur du château de faire abattre les murs qui entourent la propriété depuis cinq ans, qu'il mange et laisse manger les autres, alors il aura de bonnes récoltes. »

Les cailloux étaient des diamants, il y avait là la richesse qu'il fallait pour les goûts charitables du brave homme ; le sac plein jusqu'aux bords ne pesait rien. Il arriva chez la veuve qui l'attendait et lui remit les quatre cailloux, ils firent le bonheur de ses vieux jours. Quand il arriva au couvent le Père supérieur lui demanda s'il avait rencontré Jésus-Christ, il répondit : « Non, mais j'ai vu son cousin germain, et voilà ce qu'il faut faire : Donnez la croix au cuisinier et faites sonner toutes les cloches. » On le fit aussitôt. Mais on vit un spectacle affreux : le cuisinier jeta la croix par terre avec de grands hurlements, sa bouche vomissait des torrents de flammes, les portes du couvent furent brisées et le diable car c'était le diable qui avait remplacé le cuisinier mort depuis six mois — sortit, en ravageant tout sur son passage. Le couvent retrouva son calme habituel.

Le châtelain fit abattre les murs, et il s'en trouva bien, ainsi que les malheureux qui y allaient s'approvisionner de légumes et de fruits.

La femme, quand elle vit revenir son mari, lui demanda s'il avait trouvé sa Providence ; quand elle vit tous les diamants contenus dans le sac, elle se jeta à genoux à ses pieds et, toute en larmes, elle lui demanda pardon de son peu de foi et de son manque de charité ; elle se mit à seconder son mari et, depuis, elle l'aida dans ses bonnes œuvres.

IV

L'AVARICE PUNIE

L'abbé Donpierrri était, comme beaucoup de ses collègues, très